

FORMES ET MODES DE LA CONNAISSANCE LITTÉRAIRE

Stélios Virvidakis
(Université Nationale et Kapodistrienne d'Athènes)

Résumé

Cet article explore le débat entre cognitivistes et non-cognitivistes en philosophie de la littérature. À l'appui d'une variété de positions examinées et adoptées par Jacques Bouveresse dans *La Connaissance de l'écrivain*, il vise à contrer les arguments non-cognitivistes en offrant un survol des différentes formes et des différents modes de connaissance littéraire. Son but est de défendre une conception modeste et pluraliste du cognitivisme à la lumière d'un vaste échantillon de textes et de leur potentiel cognitif. Il met en avant une forme de connaissance « négative », consciente des limites du langage, telle qu'elle s'actualise dans la littérature moderniste et postmoderniste, littérature essentiellement autoréférentielle qui ne fait pas l'objet des analyses de Bouveresse. On propose de comparer ce type de connaissance à celle visée par la pensée philosophique, notamment dans la tradition transcendante.

Abstract

This article explores the debate between cognitivists and non-cognitivists in the philosophy of literature. Drawing on a variety of positions examined and endorsed by Jacques Bouveresse in *La Connaissance de l'écrivain*, it aims at countering non-cognitivist arguments, by offering an overview of the different forms and modes of literary knowledge. Its goal is to put forth a modest and pluralistic conception of cognitivism in light of a broad sample of literary texts and their cognitive potential. It highlights a form of « negative » knowledge – aware of the limits of language – as it can be observed in modernist and postmodernist literature, an essentially self-referential literature which is not the focus of Bouveresse's analyses. The article seeks to compare this type of knowledge with that pursued in philosophical thought, particularly in the transcendental tradition.

I. Remarques préliminaires

On parle souvent de « connaissance littéraire » sans se rendre compte de la complexité des questions sémantiques et épistémologiques, et de leurs implications métaphysiques quant à la possibilité, la nature et les formes de cette connaissance. La plupart de ces questions ont été abordées par Jacques Bouveresse dans *La Connaissance de l'écrivain*¹, ouvrage basé sur le séminaire qu'il donna au Collège de France au cours de l'année 2004-2005 sur « La littérature, la connaissance et la philosophie morale ». Le livre contient une série de réflexions critiques présentées comme provisoire. Elles essaient de « mettre en ordre les idées » (CE, p. 9) de plusieurs philosophes et écrivains, sans suivre une ligne centrale de raisonnement ni aboutir à des conclusions claires et univoques. Cependant, quelque hésitantes et fragmentaires qu'elles soient, ces réflexions sur des sujets tels que la vérité en littérature, l'apport cognitif du style, le rôle des expériences de pensée et le statut de la connaissance pratique acquise par la lecture des romans

¹ Bouveresse J., *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité & la vie*, Marseille, Agone, 2008 (dorénavant abrégé en CE).

peuvent servir de point de départ pour l'examen du débat entre cognitivisme et non-cognitivisme en philosophie de la littérature.

Dans ce qui suit, je me propose d'étudier les thèses principales avancées dans ce débat par Bouveresse et les arguments que l'on peut invoquer pour les attaquer ou les défendre. Il s'agit surtout de mettre en relief les analogies entre la connaissance littéraire et la connaissance philosophique, ce qui présuppose une conception cognitiviste des normes régissant les deux domaines. Mon analyse ne va pas adopter les méthodes ni les positions particulières de Bouveresse et laissera de côté les détails de ses analyses riches et originales sur des écrivains et essayistes comme Robert Musil, Karl Kraus ou Georg Christoph Lichtenberg. Certes, je vais prendre en considération ses directives métaphilosophiques, mais pour m'en éloigner, dans la mesure où je ne partage pas toujours son attitude négative à l'égard de certains penseurs de la tradition continentale et reste sceptique envers certaines de ses interprétations des philosophes analytiques dont il s'inspire².

En fait, je tâcherai d'élargir la thématique de la connaissance littéraire (celle *de l'écrivain* comme celle *du lecteur*) afin d'y inclure la poésie (genre qui n'entre pas aussi aisément que le roman dans la perspective du cognitivisme) et d'examiner les apories inhérentes à l'autoréférentialité des textes littéraires du canon moderne et de ses extensions postmodernes.

Il importe avant tout de préciser les notions de philosophie et de littérature, en évitant autant que possible l'*essentialisme* ainsi que le *contextualisme* pur, tout en adoptant une approche que l'on pourrait qualifier de *fonctionnaliste*³. Sans s'engager dans une analyse conceptuelle ni une enquête historique détaillée, il est possible d'introduire les précisions suivantes :

1. La notion de littérature renvoie à la production de textes qui mettent en oeuvre une relation particulière entre forme et contenu, textes qui nous intéressent surtout sur le plan esthétique : elle fait donc appel à des normes associées à la création artistique.
2. La pensée philosophique, dont on peut détecter la présence dans certains textes littéraires, est conçue d'ordinaire comme ayant des objectifs divers : a) l'élucidation des concepts et de leurs rapports ; b) la justification de nos croyances de base ; c) l'élaboration d'une conception englobante et cohérente de la réalité, à savoir du monde et des êtres humains qui en font partie ; d) l'étude des valeurs qui donnent sens à la vie

² Outre *La Connaissance de l'écrivain*, les ouvrages de Bouveresse auxquels nous allons nous référer, incluent: *Rationalité et cynisme* (Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, dorénavant abrégé en RC) ; *Le Philosophe chez les autophages* (Paris, Les Éditions de Minuit, 1984, dorénavant abrégé en PA) ; *L'Homme probable. Robert Musil, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire* (Combas, Éditions de l'éclat, 1993, dorénavant abrégé en HP) ; *La Demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle ?* (Combas, Éditions de l'éclat, 1996, dorénavant abrégé en DP) ; *Dire et ne rien dire : L'illogisme, l'impossibilité et le non-sens* (Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1997, dorénavant abrégé en DNRD) ; *Le Philosophe et le réel. Entretien avec Jean-Jacques Rosat* (Paris, Hachette, 1998, dorénavant abrégé en PR) ; *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée* (Paris, Éditions Raisons d'agir, 1999, dorénavant abrégé en PVA) ; *La Voix de l'âme et les chemins de l'esprit. Dix études sur Robert Musil* (Paris, Seuil, 2001, dorénavant abrégé en VACE) ; *Essais III. Wittgenstein et les sortilèges du langage* (Marseille, Agone, 2003, dorénavant abrégé en WSL) ; *Nietzsche contre Foucault. Sur la vérité, la connaissance et le pouvoir* (Marseille, Agone, 2016, dorénavant abrégé en NCF) et *Les Foudres de Nietzsche et l'aveuglement des disciples* (Marseille, Hors d'atteinte, 2021, dorénavant abrégé en FNAD).

³ Sur les définitions *fonctionnelles* de la littérature par opposition aux définitions *structurales*, voir Todorov T., *Les Genres du discours*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 14-17.

et des normes qui rendent possible l'orientation raisonnée et l'évaluation de l'action⁴. La poursuite de ces objectifs exige des critères de rationalité relevant d'un domaine normatif. La quête de vérité et l'aspiration à la connaissance déterminent en général l'activité philosophique à travers les siècles, quoique certains penseurs comme Wittgenstein et ses disciples distinguent clairement la philosophie de la science et attribuent un rôle cognitif seulement à cette dernière⁵.

II. Intuitions pré-théoriques et distinctions techniques

Si l'on veut respecter les intuitions pré-théoriques, plus ou moins naïves, de lecteurs non-philosophes, un certain nombre d'œuvres littéraires peuvent faire l'objet d'une présomption « cognitiviste ». Sans nier le rôle important du « plaisir du texte » que procure la lecture d'*Œdipe Roi*, *Macbeth*, *Crime et châtiment*, *Anna Karénine*, *À la Recherche du temps perdu*, ou de la « *Terre Vaine* » et du « *Cimetière marin* », force est de constater que ces textes stimulent l'aspiration à une forme de connaissance.

En outre, un grand nombre d'écrivains s'affirment détenteurs d'un savoir spécial qu'ils s'efforcent d'exprimer et de transmettre. Depuis l'ère du romantisme, de Novalis et de Shelley, la « défense de la poésie » ainsi que la résistance à toute attitude de mépris et à toute tentative d'« assujettissement » de la littérature et de l'art en général par la philosophie⁶ ont abouti à la revendication d'une connaissance littéraire profonde, intuitive et quasi mystique, posée comme supérieure à celle visée par la réflexion philosophique et *a fortiori* par les enquêtes scientifiques⁷. Pourtant, même si on doit considérer avec suspicion les approches de la réalité d'un Keats, d'un Shelley ou d'un Coleridge, ou encore l'appropriation de la pensée poétique de Hölderlin par Heidegger, on ne saurait ignorer la présence d'un cognitivisme « spontané », prôné de façon implicite ou explicite par des auteurs plus ou moins rationalistes⁸.

Face à ces célébrations diverses de la connaissance littéraire, on trouve les objections formulées par les défenseurs du non-cognitivism. Afin d'en évaluer les positions et les arguments, et d'essayer d'y répondre, il nous faut prêter attention à des distinctions conceptuelles cruciales qui nous permettront d'élucider le contenu du cognitivisme et de prendre la mesure de la controverse.

⁴ Ces objectifs expriment les buts du travail philosophique en épistémologie ou en théorie de la connaissance, en métaphysique et en ontologie ainsi qu'en philosophie pratique.

⁵ Malgré sa critique des conceptions scientistes de la philosophie, Bouveresse prend ses distances par rapport au modèle wittgensteinien du travail philosophique, modèle qui est clairement non-cognitiviste (voir *DP*, *PR*, *WSL*).

⁶ Voir l'élaboration de l'idée d'un tel assujettissement depuis les débuts de l'art moderne du XXe siècle, selon la perspective hégélienne d'une « fin » philosophique de l'art dans les écrits d'Arthur Danto, notamment *L'Assujettissement philosophique de l'art* (trad. C.-H. Schaeffer, Paris, Éditions du Seuil, 1993). Voir Virvidakis S., « On the Relations between Philosophy and Literature », *Philosophical Inquiry*, 25/1-2, 2003, p. 161-169.

⁷ Cette « surenchère » de la part des poètes est soulignée par Raymond Geuss qui défend une position non-cognitiviste. Voir Geuss R., « Poetry and Knowledge », in *Outside Ethics* (Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2005, p. 184-205, notamment p. 184-185). En ce qui concerne les aspects divers de la dévalorisation de la littérature du début du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours, voir l'approche historique et sociologique de William Marx dans *L'Adieu à la littérature. Histoire d'une dévalorisation XVIIIe-XXe siècle* (Paris, Éditions de Minuit, 2005) et *La Haine de la littérature* (Paris, Éditions de Minuit, 2015). Voir aussi les analyses de Danto dans l'ouvrage précédemment cité.

⁸ Dans *La Connaissance de l'écrivain*, Bouveresse cite notamment Dickens, Thackeray, Henry James, Zola, Flaubert, Proust, Broch et Musil. Il discute en détail et à plusieurs reprises les idées de Musil dont il souligne l'intérêt philosophique (*HP*, *VACE*).

À ce propos, trois formes de connaissance doivent être distinguées⁹ :

a. La connaissance propositionnelle, connaissance des vérités ou des faits, objet habituel de la plupart des analyses philosophiques traditionnelles aboutissant aux apories de la définition classique de la connaissance de Platon à Edmund Gettier : « On sait que *p*, si on a une croyance justifiée que *p* »¹⁰.

b. La connaissance *directe* ou *par accointance* d'un objet, laquelle implique une conscience directe (*awareness*), une relation cognitive avec cet objet sans l'intermédiaire d'un processus inférentiel ou de quelque connaissance de vérités que ce soit. Ici, on peut se demander si cette notion de familiarité avec le contenu d'une expérience phénoménale irréductible peut être interprétée comme une accointance¹¹.

c. La connaissance *pratique* ou *savoir-faire* (*know-how*) qui se distingue clairement de la connaissance théorique. Depuis Aristote, la nature de cette connaissance et ses relations exactes avec la connaissance théorique donnent lieu à des débats majeurs dans presque tous les domaines de la pensée philosophique¹².

Essayons maintenant d'appliquer ces distinctions au débat sur le cognitivisme en littérature. Qu'en est-il de la connaissance littéraire ? À quoi exactement s'opposent ceux qui persistent à nier son existence ? Et inversement, quelle est la forme ou espèce de connaissance que les cognitivistes seraient en droit d'attribuer aux écrivains et aux lecteurs des textes littéraires ? Cette connaissance s'apparente-t-elle à une activité théorique visant à la saisie de vérités concernant des faits représentés par des croyances, ou plutôt à une faculté pratique qui assure l'orientation de l'agir dans le monde, la satisfaction de nos désirs et la réalisation de nos projets ? Dans le deuxième cas, on peut se passer de la notion de vérité – laquelle fait partie intégrante de la définition classique de la connaissance propositionnelle – et lui substituer la conception d'une vérité pratique, ou bien cesser de qualifier de « cognitive » la compétence développée par la lecture de la littérature. Autrement dit, on est amené à opter pour une forme de non-cognitivisme.

Comme nous l'avons souligné, les réflexions de Bouveresse sur un vaste éventail d'arguments et de thèses alternatives, pour ou contre la connaissance littéraire, sont plutôt fragmentaires. En effet, Bouveresse hésite à les systématiser et à les passer en revue de manière comparatiste, ce qui l'autoriserait à trancher le débat. Il se contente de grouper les opinions ou les théories des philosophes et écrivains qu'il discute en indiquant leurs rapports éventuels. Bien qu'il soit impossible ici d'examiner en profondeur l'ensemble de ses interprétations et de ses prises de position, on peut

⁹ Par « connaissance », nous entendons ici l'activité mentale et ses produits.

¹⁰ Sur ces apories et les débats qui s'ensuivent et qui intéressent surtout la théorie de la connaissance analytique, voir Engel P., *Va savoir ! De la connaissance en général*, Paris, Hermann, 2007.

¹¹ La distinction entre *connaissance par description* (savoir que) et *connaissance par accointance* (connaître quelque chose ou quelqu'un) est fondamentale pour la théorie de la connaissance de Bertrand Russell. Voir Russell B., *The Problems of Philosophy* [1912] (Oxford, Oxford University Press, 1998, chap. 1), et la discussion par Pascal Ludwig dans « La connaissance phénoménale repose-t-elle sur l'accointance ? » (*Les Études philosophiques* 2019/3, n° 130, p. 459-477). Je ne vais pas aborder ici les questions épineuses en philosophie de la perception et en philosophie de l'esprit concernant le statut ontologique des objets de cette connaissance directe, ayant affaire à l'existence de *qualia* irréductibles de l'expérience.

¹² Engel P., *op. cit.* p. 230-232.

procéder à un réaménagement sommaire des éléments de son approche à première vue disparates, afin de défendre la perspective d'un cognitivisme pluraliste, modéré et nuancé, qui évite, autant que possible, les écueils de l'éclectisme.

Commençons donc par certains arguments non-cognitivistes qui mettent en doute les intuitions pré-théoriques et se présentent comme un défi à relever. Par ce biais, nous pourrons aussi repérer les points principaux de l'argumentation en faveur du cognitivisme, mis en évidence par Bouveresse, avant d'essayer de les développer dans le sens d'une réponse plus englobante.

III. Approches et arguments non-cognitivistes

1. Le scepticisme et/ou le nihilisme épistémique tous azimuts

Si l'on adopte une attitude sceptique radicale à l'égard de la possibilité de toute connaissance, attitude qui discrédite la fonction de nos facultés épistémiques, il devient inutile de s'interroger sur l'existence d'une connaissance *littéraire*. On ouvre ainsi la voie à un nihilisme menaçant l'ensemble des normes et des valeurs épistémiques, notamment la vérité conçue comme norme de nos croyances, ou bien on se rallie à des variantes de relativisme et de subjectivisme qui rendent vaine toute perspective cognitive.

Il existe bien sûr diverses formes de scepticisme qui remontent à la philosophie antique ou qui s'inscrivent dans la pensée moderne depuis Descartes¹³. Ici, nous nous intéressons au scepticisme lié aux conceptions du langage qui sous-tendent de nombreux textes littéraires modernes et postmodernes. Il importe dès lors de prendre en considération les positions poststructuralistes et néo-pragmatistes qui vont à l'encontre des théories de la signification et de la référence à portée réaliste et *a fortiori* des théories de la vérité-correspondance suivant lesquelles une pensée (ou croyance) ou une proposition sont vraies si elles correspondent à la réalité. Ceux qui les endossent nous incitent à rejeter d'emblée la dimension référentielle du langage dans tout type de discours et, par conséquent, à mettre en cause toute distinction essentielle entre philosophie et littérature, et même entre science et littérature¹⁴. Au lieu de douter de l'apport cognitif de la littérature, on arrive ainsi à relativiser toute prétention à la vérité objective et à la connaissance scientifique, précisément parce que le langage scientifique n'est pas conçu comme essentiellement différent de celui de la littérature. La science risque ainsi d'être assimilée à un genre littéraire, et ses théories se voient réduites à des constructions fictionnelles qui s'éloignent de toute aspiration cognitive¹⁵. De cette façon, on aboutit à l'adoption d'un non-cognitivisme sceptique généralisé¹⁶.

¹³ Pour des discussions critiques du scepticisme et des réponses proposées par la philosophie contemporaine, voir Engel P., *op. cit.*, et Tiercelin C., *Le Doute en question* (nouv. éd., Combas, Éditions de l'éclat, 2016).

¹⁴ Voir les essais de Rorty R., « La philosophie comme genre d'écriture : un essai sur Derrida », et « De l'idéalisme du XIXe siècle au textualisme du XXe » dans *Conséquences du pragmatisme* (trad. J.-P. Cometti, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 193-222).

¹⁵ Bouveresse s'oppose clairement à ce qu'il appelle le « littérarisme », forme de réductionnisme aussi problématique, à ses yeux, que le « scientisme ». Il dénonce « la religion de la littérature », voire « la bigoterie littéraire » de certains écrivains et critiques, tandis qu'il respecte les écrivains qu'il considère comme rationalistes, tels Valéry ou Musil.

¹⁶ Nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur des variantes de ce non-cognitivisme généralisé qu'il est possible d'interpréter comme forme de connaissance philosophique paradoxale. Ici, nous nous contentons de souligner la méfiance et l'hostilité de Bouveresse à l'égard des courants de pensée postmodernes qui

2. Le non-cognitivism en philosophie de la littérature

Face à cette conception, des philosophes analytiques et des théoriciens de la littérature, comme Peter Lamarque et Stein Haugom Olsen, ont réhabilité l'utilité des normes épistémiques employées par la science et le sens commun, rompant ainsi avec le non-cognitivism et l'antiréalisme des penseurs postmodernes. Ces penseurs, toutefois, soutiennent que notre intérêt pour la littérature n'a rien à faire avec la recherche de la vérité et de la connaissance¹⁷. Ils acceptent des engagements normatifs à plusieurs niveaux et reconnaissent l'importance des valeurs cognitives, éthiques et esthétiques, témoignant ainsi d'une *Weltanschauung* humaniste. Mais pour eux, la norme du vrai n'a aucun rôle substantiel à jouer dans l'analyse et l'évaluation des textes littéraires. C'est cette version du non-cognitivism, prise au sérieux par Bouveresse¹⁸, qu'il importe d'examiner afin de proposer des réponses qui conduisent au cognitivism large et multiforme que nous nous proposons de défendre.

Lamarque et Olsen pensent que, à strictement parler, le concept de vérité n'entre pas en ligne de compte dans l'étude de la littérature, et que les « vérités » (romanesque, propositionnelle, métaphorique) ont un sens bien différent du « vrai » au sens strict en sémantique ou en théorie de la connaissance. Ils concèdent que l'on pourrait, ou même devrait, avoir recours à des concepts comme ceux de ressemblance, vraisemblance, plausibilité, sincérité, authenticité, afin de décrire les qualités de certaines œuvres littéraires, mais ils prétendent qu'il ne faut pas analyser ces concepts comme se référant au monde actuel. Il s'agit plutôt de comprendre et d'apprécier la façon dont un certain *contenu* d'intérêt humain se présente sous une certaine forme et produit des effets esthétiques. L'efficacité de la fonction littéraire est, d'après Lamarque et Olsen, liée à l'élaboration et à l'expression d'un tel contenu axiologique.

Les auteurs de *Truth, Fiction and Literature* développent leur théorie non-cognitivist en invoquant un type d'arguments que Noël Carroll appelle « argument de banalité » (ou de trivialité) à propos des vérités littéraires et « argument de manque d'argument » (*no argument argument*), aussi lié à « l'argument de manque de données » (*no evidence argument*)¹⁹. Les vérités romanesques, explicites, impliquées ou dérivées, qui nous procurent des connaissances importantes (telles celles puisées dans les œuvres de Tolstoï, Dostoïevski, George Eliot ou Thomas Mann), ont beau se présenter sous une forme propositionnelle canonique, elles se réduisent souvent à des banalités, à des platitudes du sens commun, à des généralités non vérifiables ou falsifiables, qui ne sont ni testables par l'expérience ni soutenues par une argumentation rigoureuse.

s'en inspirent. Voir ses écrits critiques et ironiques (*RC, PA, PVA*) ainsi que la référence aux arguments de Putnam contre Derrida et le postmodernisme français, et ses remarques à ce propos (*CE*, p. 36-37).

¹⁷ Lamarque P. & S. H. Olsen, *Truth, Fiction and Literature : A Philosophical Perspective*, Oxford, Clarendon, 1994. Lamarque reprend l'attaque contre le cognitivism dans *The Philosophy of Literature* (Oxford, Blackwell, 2009). Il réagit aux critiques adressées à ses thèses de départ en nuancant et en modérant ses arguments, sans toutefois modifier sa position initiale.

¹⁸ Voir la discussion des positions de Lamarque et Olsen dans *CE*, p. 32-40 (« Peut-on parler de vérité en littérature ? ») et p. 134-136. Pour une réponse qui se concentre sur la pratique de la critique littéraire, voir aussi Virvidakis S., « La critique littéraire a-t-elle besoin du concept de vérité ? » *Philosophiques* 40/1, 2013, p. 159-169.

¹⁹ Carroll N., « The Wheel of Virtue : Art, Literature and Moral Knowledge », *The Journal of Aesthetics and Art Criticism* 60/1, 2002, p. 2-26. L'analyse de Carroll porte sur la problématique plus générale de la dimension cognitive de la création artistique, en se concentrant surtout sur la connaissance morale que l'on peut obtenir par la littérature et le cinéma. Dans ce qui suit, nous allons avoir recours à certaines de ses réponses aux arguments non-cognitivist.

Lamarque et Olsen ne nient pas que les textes littéraires, par certains aspects, puissent servir à des fins cognitives, en fournissant, par exemple, des informations historiques ou de portée sociologique sur l'univers décrit. Cependant, ils insistent sur le caractère secondaire de ces aspects et ne semblent pas traiter les connaissances acquises par la lecture adéquate de ces textes comme des connaissances proprement dites. Ils nous rappellent que la valeur littéraire ne dépend pas de l'apport de tels éléments à notre saisie cognitive du monde et de la vie humaine.

Dans un contexte différent, à l'occasion d'un débat avec Jean-Jacques Lecercle sur l'expérience littéraire, Ronald Shusterman propose de formuler autrement les objections au cognitivisme littéraire, ce qui peut renforcer l'approche non-cognitiviste²⁰. Pour lui, la fiction littéraire transmet des *valeurs* sans révéler de *faits*. Elle présente « des choix de vie » d'ordre plutôt éthique que cognitif. Elle met en œuvre un savoir-faire langagier, mais sans aucun engagement propositionnel. La fiction n'établit pas de lien avec le réel, mais avec *notre* réel, en d'autres termes, pas avec le monde, mais avec la nature humaine ; la connaissance qu'elle est en mesure de fournir se limite à celle de *nos* facultés intellectuelles et affectives et à celle des données qui alimentent *notre* imagination. De plus, dans certains cas, il peut être dangereux d'interpréter les produits de cette imagination comme des descriptions véridiques de la réalité²¹. Il importe de s'en tenir à la fonction particulière, esthétique ou même éthique, des textes littéraires sans chercher à leur assigner la dimension cognitive des travaux scientifiques²².

IV. Un cognitivisme aux visages multiples : pluralité des formes, des modes et des espèces de connaissance littéraire

Comme on l'a suggéré, c'est en réagissant aux positions et aux arguments non-cognitivistes que nous pouvons isoler les éléments d'une théorie de la connaissance littéraire qui rende justice aux intuitions pré-philosophiques des lecteurs, à l'engagement de plusieurs écrivains en faveur du cognitivisme, ainsi qu'à la force des objections à l'encontre de ces intuitions et convictions²³.

Avant d'essayer de mettre en évidence divers aspects cognitifs liés à l'étude des textes littéraires – aspects sous-estimés ou mal interprétés par les partisans du non-cognitivisme –, il faut rappeler la pluralité de genres et de formes de ces textes. Cette pluralité, reconnue par les historiens de la littérature, est souvent négligée par la plupart des philosophes et des théoriciens – qu'ils s'expriment pour ou contre la connaissance

²⁰ Lecercle J.-J. & R. Shusterman, *L'Emprise des signes. Débat sur l'expérience littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 2002. La controverse du cognitivisme et les arguments opposés se trouvent dans la quatrième partie du livre, p. 141-202 (« Littérature et réalités »).

²¹ Shusterman mentionne les *Vers Sataniques* de Salman Rushdie comme un exemple du danger que présente le manque d'appréciation du statut fictif d'un texte littéraire, statut distinct de convictions portant sur la réalité (*ibid.* p. 172-173). Bouveresse cite avec approbation les remarques critiques de Shusterman sur les limites du caractère autoréférentiel des textes littéraires modernistes ainsi que sur les tentatives de s'approprier la littérature à des fins de philosophie morale (*CE*, p. 131, p. 174), mais je ne crois pas qu'il partage son orientation nettement non-cognitiviste.

²² *Ibid.* p. 170-174. Voir également l'argumentation analogue de R. Geuss dans « Poetry and Knowledge » (*op. cit.*). Geuss se concentre sur la poésie et prétend qu'elle est incapable d'offrir une connaissance quelconque, soit propositionnelle, soit par expérience directe (« accointance »), soit pratique.

²³ Notre discussion s'appuie en partie sur les critiques de l'œuvre de Lamarque & Olsen (voir Virvidakis S., « La critique littéraire », *op. cit.*), sur les réponses de Lecercle à Shusterman et sur des arguments ébauchés par Bouveresse (*CE*) et développés dans ses ouvrages sur Musil (*HP* et *VACE*).

littéraire –, et surtout par ceux dont les analyses trahissent des tendances essentialistes²⁴.

Afin d'éviter les dangers de la schématisation, nous adopterons un cadre conceptuel assez large qui intègre des critères empruntés à l'analyse philosophique et à la critique littéraire. Nous allons ainsi essayer de spécifier des éléments que l'on pourrait considérer comme cognitifs, en les subsumant sous des rubriques qui ne se réfèrent pas seulement à des catégories épistémologiques plus ou moins strictes, mais également à des genres et à des types de textes littéraires. Par conséquent, les classifications que nous adoptons se recoupent à plusieurs niveaux.

1. Connaissance propositionnelle ou factuelle

Si l'on se limite à la connaissance propositionnelle ou factuelle, qui est au cœur des discussions philosophiques, des attaques sceptiques et des tentatives de parer ces attaques, on comprend facilement qu'on ne peut pas se fier aux œuvres littéraires pour montrer ce qu'elle est. Le style descriptif d'un grand nombre de textes en prose – tels la plupart des grands romans du XIX^e siècle – et la forme apparemment assertorique des énoncés qu'ils contiennent n'offrent pas de prétentions à la vérité légitimes pour ces « tableaux » exacts de la réalité factuelle. Quoi qu'en disent certains écrivains réalistes soucieux de la justesse des représentations du monde naturel ou social, leur travail créateur n'équivaut pas à une étude psychologique ou sociologique, ni au récit d'un historien²⁵. Les non-cognitivistes ont ici raison de rejeter l'assimilation de ces deux types de langage : ce sont les normes esthétiques qui prévalent dans toute expression littéraire.

Certes, on ne saurait nier que la lecture attentive des romans, surtout des romans réalistes, peut nous éclairer sur les institutions et les mœurs d'une société ainsi que sur le comportement de ses membres, ce qui permet à des économistes, des sociologues et des philosophes d'y puiser des informations précieuses. On peut songer ainsi aux analyses de Thomas Piketty et à ses références à Balzac ou à Jane Austen²⁶, à l'utilité des œuvres de Dickens pour les historiens de la société anglaise de l'époque victorienne ou à celle de l'œuvre proustienne pour ceux qui s'intéressent à l'aristocratie et à la haute bourgeoisie parisiennes du début du XX^e siècle. En outre, les romans historiques peuvent se distinguer par la justesse des descriptions des personnages et des événements, ce qui confirme leur valeur éducative²⁷.

On pourrait alors parler d'une première concession au cognitivisme dans la mesure où l'on admet la transmission – *via* la littérature – de diverses données factuelles conçues comme faisant partie intégrante de la connaissance, quelque limitée, partielle et non

²⁴ Comme nous l'avons déjà remarqué, la notion de littérature que nous avons proposé d'adopter renvoie à une définition fonctionnaliste provisoire qui ne comporte pas d'engagements essentialistes. Voir plus haut, page 2.

²⁵ Et ce, malgré la conviction de certains penseurs et théoriciens postmodernes selon laquelle il n'existe aucune différence de statut ni de genre entre l'histoire considérée comme discipline scientifique et les récits fictionnels. Voir, à ce propos, l'attitude critique de Bouveresse à l'égard des positions de Hayden White (*CE*, p. 35).

²⁶ Voir Piketty T., *Le Capital au XXI^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2013. De même, Martha Nussbaum insiste sur l'importance de l'usage des romans pour les sciences sociales et pour la philosophie politique. Cf. plus bas, note 38.

²⁷ On peut songer aux romans populaires dont l'intrigue se déroule, par exemple, à l'époque de l'empire byzantin ou des premières années du royaume hellénique du XIX^e siècle. Cf., par exemple, *La Princesse Isabeau* d'Angélos Terzakis (trad. du grec par R. Bouchet, Athènes, Aiora Press, 2021) ou le roman d'Edmond About *Le Roi des montagnes* ([1857], Paris, Hachette BNF, 2018).

soumise à des épreuves rigoureuses de vérification qu'elle puisse être. Cependant, les arguments cognitivistes les plus convaincants renvoient à d'autres conceptions et formes de connaissance littéraire.

2. Connaissance des possibilités

L'article célèbre de Hilary Putnam « Littérature, science et réflexion²⁸ » apporte des précisions à ce sujet : malgré la réticence de Putnam à déclarer que les romans nous offrent une connaissance des êtres humains au sens strict, puisque l'acquisition d'une telle connaissance impliquerait la possibilité de *tester* les intuitions de l'écrivain afin d'*établir* leur vérité, son analyse ouvre la voie à une approche plus souple²⁹.

Selon lui, il ne faut traiter les assertions explicites qui semblent exprimer les positions de l'écrivain ni comme des hypothèses à tester par des méthodes scientifiques, ni comme des vérités universelles révélées grâce à des capacités d'intuition spéciales. Néanmoins, il est légitime de les concevoir comme une espèce de connaissance conceptuelle mettant en lumière des possibilités.

Comme le fait observer Putnam, des romans comme *Voyage au bout de la nuit* de Ferdinand Céline et *Le Carnet d'or* (*The Golden Notebook*) de Doris Lessing élargissent le champ des possibles de notre imagination, raffinent notre sensibilité et incitent à la réflexion. À la lecture de ces livres, nous apprenons à voir le monde du point de vue de ceux qui croient que « l'amour n'existe pas, que tous les êtres humains sont odieux et haineux » ; ou bien nous pouvons comprendre en quoi consisterait la perplexité morale d'une femme, membre du parti communiste, dans l'Angleterre des années 1940.

Il ne s'agit pas, bien-sûr, d'une connaissance scientifique, mais de la saisie de situations hypothétiques, dont la plausibilité peut être mise à l'épreuve par une confrontation « avec l'expérience réelle d'hommes et de femmes intelligents et sensibles³⁰ ». Selon Putnam, la discussion des attitudes à l'égard de valeurs et de principes moraux, inspirée par de tels exemples nous autorise à parler d'« une forme de connaissance morale de nature conceptuelle³¹ ».

C'est sur la dimension morale d'une telle connaissance littéraire, sa relation à la connaissance pratique et son rôle central dans le débat du cognitivisme que portera sous peu notre enquête. Cependant, la prise en considération des possibilités, souvent désignées par le terme technique de « mondes possibles », nous entraîne au-delà d'une simple problématique morale. Certains textes littéraires nous invitent en effet à une réflexion sur des possibilités de nature épistémologique, ontologique ou métaphysique. De fait, les œuvres littéraires peuvent être traitées comme des mines d'expériences de pensée, expériences qui peuvent servir d'outils conceptuels nécessaires au travail philosophique³². Ces expériences de pensée permettent la découverte et l'étude de possibilités contrefactuelles, de mondes possibles plus ou moins éloignés de la réalité actuelle.

²⁸ Voir Putnam H., « Literature, Science and Reflexion », in *Meaning and the Moral Sciences*, London, Henley & Boston, Routledge & Kegan Paul, 1978 et la discussion par Bouveresse (*CE*, p. 52-53, 58-64 et *passim*).

²⁹ *CE*, p. 58 sq.

³⁰ *Ibid.*, p. 62.

³¹ *Ibid.*, p. 58-62.

³² En ce qui concerne les expériences de pensée, leur fonction, leurs variétés et leur usage surtout en philosophie, voir, entre autres, Sorensen R., *Thought Experiments*, Oxford & New York, Oxford University Press, 1992 et Ierodiakonou K. & S. Roux (dir.), *Thought Experiments in Methodological and Historical Contexts*, Leiden & Boston, Brill, 2011.

Cependant, même si l'on refuse de concevoir la compréhension des possibilités que nous révèle la littérature selon le modèle de la connaissance propositionnelle, celle-ci n'est pas moins conçue comme une activité intellectuelle à caractère cognitif³³. Les œuvres relevant de la littérature fantastique et de la science-fiction ainsi que les récits et les romans de Kafka, Borges, Lem, Asimov ou Bradbury incitent les lecteurs à s'interroger non seulement sur des dilemmes moraux, mais aussi sur la question de l'identité personnelle, le voyage dans le temps, la liberté et le déterminisme, le problème de l'interprétation radicale, ou encore le potentiel et les limites de l'intelligence artificielle³⁴. Quelle que soit notre opinion à l'égard des mérites littéraires de tels textes, nous devons reconnaître la valeur des expériences de pensée qu'ils comportent ou auxquelles nous amène leur lecture attentive.

3. Connaissance morale ou éthique : horizons normatifs

Les exemples cités par Putnam (*Voyage au bout de la nuit* de Céline et *Le Carnet d'or* de Doris Lessing) lui permettent de qualifier de *morale* et de *conceptuelle* la connaissance littéraire au sens où elle met en évidence des manières d'agir et de s'orienter dans le monde. Et bien que les possibilités mises à nu ne relèvent pas exclusivement des prérogatives de la philosophie morale, le rôle central des considérations normatives sur les manières d'agir et leur évaluation est indéniable.

Il convient ici de s'arrêter sur une distinction cruciale – adoptée et élaborée par plusieurs philosophes, dont Jürgen Habermas et Paul Ricoeur – entre le concept plutôt étroit de « morale » – qui se réfère à des raisons d'agir et à des principes concernant les obligations envers autrui – et celui, plus large, d'« éthique », lequel embrasse la problématique générale des valeurs déterminant l'orientation de la vie humaine en son ensemble³⁵. C'est surtout ce dernier terme qui explique l'intérêt d'explorer les possibilités d'ordre existentiel et pratique. Il faut donc parler de connaissance *éthique* plutôt que de connaissance *morale*. Il est évident que le fait de revendiquer une telle attitude cognitiviste à l'égard de la littérature va de pair avec l'adoption d'une forme de cognitivisme dans le domaine éthique. Ainsi, la spécification des formes et des modes de connaissance littéraire dépend de notre conception particulière de la connaissance éthique ou morale³⁶.

Parmi les philosophes partisans d'un cognitivisme fort, Martha Nussbaum se distingue par son argumentation analytique, par l'originalité de ses lectures des textes littéraires

³³ Bouveresse nous rappelle l'importance qu'accorde Musil à ce qu'il appelle « le sens du possible » par opposition « au sens du réel » (*CE*, p. 144).

³⁴ Dans l'introduction à son roman *La Main gauche de la nuit* (*The Left Hand of Darkness*, New York, Ace Science Fiction Books, 1983), U. K. LeGuin explique en quoi la science-fiction nous intéresse par sa faculté non de prédire l'avenir, mais de nous permettre d'élucider des possibilités qui nous concernent au présent.

³⁵ Pour une première clarification de cette distinction d'un point de vue métaéthique, voir Virvidakis S., *La Robustesse du bien*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1996, p. 2. Cette distinction est souvent invoquée afin d'expliquer la différenciation entre l'éthique des vertus et les théories morales normatives de caractère conséquentialiste ou déontologiste, ou entre les approches qui accordent une priorité au « bien », dans un sens « épais » ou concret, par rapport au « juste », dans un sens « mince » ou abstrait, et celles qui font l'inverse. Voir la discussion de Nussbaum ci-dessous.

³⁶ *Ibid.*, *passim*, pour une présentation critique des variantes du cognitivisme en métaéthique et de leurs rapports avec des formes de réalisme moral. Cf. aussi Virvidakis S., « La connaissance morale », in M. Canto-Sperber (dir.), *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 301-310.

classiques et modernes, et par son élaboration en éthique normative d'un néo-aristotélisme compatible, autant que possible, avec le libéralisme contemporain³⁷.

Selon Nussbaum, la littérature ne sert pas seulement d'auxiliaire au travail intellectuel, en tant que vivier d'intuitions, mais elle doit plutôt être considérée comme faisant partie intégrante de la philosophie morale. Les expériences de pensée qu'elle offre s'avèrent indispensables pour le développement de la perception morale et ne peuvent pas être remplacées, à strictement parler, par l'analyse conceptuelle ni par le raisonnement abstrait. En effet, son analyse de romans tels que *La Coupe d'or* et *Les Ambassadeurs* de Henry James et *Les Temps difficiles* de Dickens démontre la supériorité d'une approche aristotélicienne par rapport au conséquentialisme utilitariste et au déontologisme kantien³⁸ : les vertus incarnées par les héros de ces romans sont plus importantes pour le comportement moral que le principe d'utilité ou l'impératif catégorique. L'étude des textes littéraires de ce genre nous permet de comprendre pourquoi les théories normatives fondées sur des principes abstraits dictant un code de comportement rigide ne peuvent pas dévoiler la complexité ni les ambiguïtés de la vie éthique. Comme le font observer des philosophes influencés par Wittgenstein, tels que Cora Diamond, en lisant ces textes littéraires, nous nous rendons compte que les « problèmes moraux que nous voudrions poser peuvent être parfois désespérément mal posés³⁹ ».

Les thèses de Nussbaum ont fait l'objet de diverses critiques⁴⁰. Pourtant, malgré les objections et les doutes à l'égard de la justesse et de la fécondité de ses lectures, lesquelles, d'ailleurs, se limitent à des textes choisis précisément parce qu'ils se conforment aux normes de son approche⁴¹, on ne peut nier l'intérêt de sa version à la fois littéraire et éthique du cognitivisme.

³⁷ Bouveresse se penche à plusieurs reprises sur les positions de Nussbaum, développées dans *La Connaissance de l'amour. Essais sur la philosophie et la littérature* (trad. de l'anglais par S. Chavel, Paris, Les Éditions du Cerf, 2010 ; *Love's Knowledge. Essays on Philosophy and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1990) et *L'Art d'être juste : l'imagination littéraire et la vie publique* (trad. de l'anglais par S. Chavel, Paris, Climat, 2015 ; *Poetic Justice. The Literary Imagination and Public Life*, Boston, Beacon Press, 1995), et examine leur discussion critique par Lamarque et Olsen et par Cora Diamond. Il exprime sa sympathie pour l'approche générale de Nussbaum et son attitude humaniste, qui va à l'encontre du textualisme autoréférentiel, mais ne partage pas entièrement son optimisme sur la contribution éventuelle de l'étude de la littérature à la philosophie morale. Cf. *CE*, p. 30-31, 66-67, 83-85, 122-128, 134-143, 154-156, 172-176.

³⁸ Nussbaum avait déjà essayé de montrer les avantages de l'épistémologie et de la méthodologie de l'éthique d'Aristote par rapport au rationalisme de Platon dans *La Fragilité du bien. Fortune et éthique dans la littérature et la philosophie grecques* (trad. de l'anglais par G. Colonna d'Istria et R. Frapet, avec la collaboration de J. Dadet, J.-P. Guillot et P. Présumey, Paris, Éditions de l'Éclat, 2011 ; *The Fragility of Goodness : Luck and Ethics in Greek Tragedy and Philosophy*, Cambridge & New York, Cambridge University Press, éd. révisée, 2001 [1986]).

³⁹ *CE*, p. 122.

⁴⁰ Voir, Lamarque & Olsen, *op. cit.*, p. 388-391, et la discussion de Bouveresse (*CE*, p. 134-137). Pour les objections contre le moralisme dans la critique littéraire, voir Posner R., « Against Ethical Criticism », *Philosophy and Literature* 21/1, 1997, p. 1-27. Il faudrait aborder ici le sujet complexe des relations entre l'art en général et l'éthique, et examiner la confrontation entre *moralisme* et *esthétisme*. Le cognitivisme qui fait l'objet de notre discussion est adopté par des philosophes et des auteurs qui sont enclins à promouvoir une attitude moraliste forte ou modérée.

⁴¹ Nussbaum emploie une variante de la méthode de *l'équilibre réfléchi* (entre nos croyances et intuitions bien pesées et les concepts et principes abstraits de la philosophie morale), qu'elle qualifie d'« équilibre perceptif », dans la mesure où elle intègre les données de la perception morale, affinée par la lecture de textes littéraires appropriés. Si cette approche n'évite pas la circularité, elle ne constitue pas toutefois un cercle vicieux. En ce qui concerne la méthode de *l'équilibre réfléchi* en général, et en particulier en philosophie morale, voir Virvidakis S., « Reflective Equilibrium », in J. Wright (dir.), *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences*, 2nd ed., vol. 20, Oxford, Elsevier, 2015, p. 77-91.

En outre, l'acquisition d'une connaissance éthique au nom d'un réalisme des valeurs doit tenir compte du rôle des émotions dans le développement de notre perception et de notre sensibilité à l'égard des faits à caractère moral ou éthique. Les sentiments et les émotions font office de détecteurs et peuvent servir de véhicules privilégiés d'un apprentissage éthique⁴². Les grands romans auxquels se réfèrent Nussbaum et Bouveresse offrent des ressources remarquables pour un tel apprentissage. Il n'est pas étonnant que des écrivains tels que Proust invoquent le rôle des émotions dans l'acquisition d'une connaissance de nos états d'âme⁴³.

Il faut toutefois se rendre à l'évidence que nos facultés affectives et émotionnelles n'aboutissent pas à des formulations explicites de vérités psychologiques à portée éthique. Comme le rappelle Musil, « on n'exprime pas de pensées dans le roman ou la nouvelle, mais on les fait résonner. [...] [C]es pensées ne sont rien de purement intellectuel, mais une chose intellectuelle enchevêtrée avec une chose émotionnelle⁴⁴ ». Pour adopter une distinction soulignée par Wittgenstein, il s'agit de vérités indicibles, qui se montrent⁴⁵.

Comme l'écrit Proust, l'expérience de pensée à laquelle les lecteurs sont conviés dans *À la recherche du temps perdu* leur révèle de façon indirecte des aspects de leur vie qui, autrement, leur resteraient cachés :

« ... chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. La reconnaissance en soi-même, par le lecteur, de ce que dit le livre est la preuve de la vérité de celui-ci...⁴⁶. »

Ainsi, l'horizon normatif des possibilités que la littérature nous permet d'explorer s'étend au-delà de la problématique de la philosophie morale académique et *a fortiori* au-delà de tout moralisme.

Comme le fait remarquer Bouveresse en renvoyant aux idées de Musil et en se référant aussi à Henry James :

« Ceux qui attendent du romancier qu'il se comporte en moraliste voudraient qu'il prenne la responsabilité d'exercer son jugement moral et d'appliquer la distinction du bien et du mal, même dans les cas de cette sorte. Mais cela

⁴² Voir Tappolet C., *Émotions et valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

⁴³ On peut s'interroger ici sur la possibilité d'atteindre une connaissance de nos sentiments, ou plutôt une compréhension de leur importance, au moyen d'expériences de pensée, à partir d'exemples tels que la prétendue prise de conscience de l'amour de Marcel pour Albertine suite à la douleur de la perte, dans *À la recherche du temps perdu*. Voir CE, § 27–28 ainsi que la discussion dans Nussbaum, *Love's Knowledge* et la critique de l'interprétation du texte de Proust par Nussbaum et par Rae Langton in Kubbala R., « Love and Transience in Proust », *Philosophy* 91/4, 2016, p. 541-557.

⁴⁴ Musil, cité par Bouveresse, CE, p. 69.

⁴⁵ Cf. *Tractatus Logico-philosophicus*, 6. 522, traduction, préambule et notes de G.-G. Granger. Voir l'élaboration de cette idée par Kitcher P., dans *Deaths in Venice. The Cases of Gustav von Aschenbach* (New York, Columbia University Press, 2013, p. 25-26 et *passim*). Kitcher analyse la nouvelle de Thomas Mann ainsi que le film de Visconti et l'opéra de Britten qui s'en inspirent en essayant d'expliquer pourquoi la réflexion philosophique doit être complétée et informée par des sources artistiques qui engagent la personnalité de ceux qui s'y exposent. Il s'agit d'une connaissance pratique acquise par des « complexes synthétiques » (*synthetic complexes*), composés d'expériences, d'idées, d'imaginations, de jugements et d'émotions qui nous révèlent des aspects de la réalité et leur signification normative, inaccessibles par la seule argumentation rationnelle (*ibid.*, p. 181).

⁴⁶ Cité par M. Kundera dans *Le Rideau. Essai en sept parties*, Paris, Gallimard, 2005, p. 114.

revient à oublier que les situations les plus intéressantes dans la vie morale ne sont pas nécessairement celles qui se prêtent à la formulation de jugements moraux et à l'utilisation de qualificatifs comme "bien" et "mal". [...] [L]e romancier, à la différence des philosophes, et c'est particulièrement vrai de Henry James, ne croit, de façon générale pas beaucoup à la pureté, l'inconditionnalité, l'univocité, la commensurabilité universelle et la décidabilité en matière éthique, et a plutôt tendance à aimer et à rechercher systématiquement la mixité, l'ambiguïté et l'indécision⁴⁷. »

Bouveresse rejoint ici les remarques de Kundera⁴⁸. En effet, selon ce dernier, le roman doit viser à la découverte d'aspects de l'existence humaine qui passent inaperçus dans la vie quotidienne. La responsabilité de l'écrivain est de « déchirer le rideau⁴⁹ » des préconceptions ou pré-interprétations naïves empêchant la compréhension des possibilités de notre nature. C'est pourquoi il est légitime de considérer la mise en lumière de tels aspects ignorés, au niveau individuel aussi bien que collectif, comme la seule éthique ou morale du roman. Kundera parle à ce propos explicitement de connaissance :

« Le roman qui ne découvre pas une portion jusqu'alors inconnue de l'existence est immoral. La connaissance est la seule morale du roman. Découvrir ce que seul un roman peut découvrir, c'est la seule raison d'être d'un roman⁵⁰. »

Cela revient à entrer dans un territoire où le *jugement moral est suspendu* :

« Suspendre le jugement moral, ce n'est pas l'immoralité du roman, c'est sa *morale*. La morale qui s'oppose à l'indéracinable pratique humaine de juger tout de suite, sans cesse, et tout le monde, de juger avant et sans comprendre. Cette fervente disponibilité à juger est, du point de vue de la sagesse du roman, la plus détestable bêtise, le plus pernicieux mal⁵¹. »

Il s'agit de la création d'un champ imaginaire où :

« seulement peuvent s'épanouir des personnages romanesques, à savoir des individus conçus non pas en fonction d'une vérité préexistante, en tant qu'exemples du bien ou du mal, ou en tant que représentations de lois objectives qui s'affrontent, mais en tant qu'êtres autonomes fondés sur leur propre morale, sur leurs propres lois [...]. [C]ela n'aurait pas pu se produire sans une longue pratique des arts européens et du roman en particulier qui apprend au lecteur à être curieux de l'autre et à essayer de comprendre les vérités qui diffèrent des siennes⁵². »

Le problème, toutefois, est que l'analyse de Kundera implique une relativisation des vérités morales difficile à concilier avec le réalisme et le cognitivisme à l'égard des

⁴⁷ CE, p. 181-182.

⁴⁸ *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986 ; *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993 et *Le rideau*, op. cit.

⁴⁹ *Le Rideau*, op. cit., p. 114-115 et *passim*.

⁵⁰ *L'Art du roman*, op. cit., p. 16.

⁵¹ *Les Testaments trahis*, op. cit., p. 18.

⁵² *Ibid.*.

valeurs et des normes. Par conséquent, on peut se demander avec raison, comme le font d'ailleurs les philosophes non-cognitivistes, s'il est pertinent d'employer, dans ce cas, le terme de « connaissance ».

Des questions analogues et encore plus complexes se posent à propos de la connaissance susceptible d'être acquise par la poésie, surtout par la poésie lyrique⁵³. Si l'on veut échapper à la sacralisation de la poésie comme initiation quasi-mystique à une réalité spirituelle, il semble qu'il faille se rallier au non-cognitivism, à moins d'accepter que l'expérience de la composition et de la lecture de poèmes nous autorise à parler d'une compréhension à plusieurs niveaux des possibilités du langage et de leurs limites, ce qui équivaut à une sorte de connaissance.

4. Définitions et modalités de la connaissance pratique

Les analyses qui précèdent indiquent clairement que la connaissance des possibilités humaines dans le cadre d'une éthique offrant des directives générales pour la pensée et pour l'action a une fonction surtout *pratique*. S'il ne s'agit ni d'une connaissance propositionnelle acquise par des procédures de justification ou *a fortiori* par une mise à l'épreuve empirique des croyances vraies selon une méthode scientifique donnée, ni apparemment d'une saisie cognitive directe, il faut admettre que l'apprentissage dont il est question conduit à des formes de savoir-faire. Ici, il vaut la peine de s'arrêter sur deux modalités de la connaissance pratique et sur leurs présupposés théoriques.

a. La réflexion sur divers types d'agir et plus généralement sur diverses formes de vie possibles semble offrir des réponses à des questions qui n'ont cessé de préoccuper la philosophie pratique : « En quoi consiste une vie bonne ? », « Qu'est-ce qu'une vie réussie ? » ou, pour employer une formulation alternative qui souligne le caractère normatif du questionnement éthique : « Comment *doit-on* vivre ? »

Nous avons vu que pour un certain nombre d'écrivains et de philosophes, les textes littéraires – notamment les nouvelles et les romans – jouent un rôle important dans la connaissance morale, par rapport aux essais et aux traités philosophiques⁵⁴. En effet, les expériences de pensée offertes par *La Mort d'Ivan Ilitch* de Tolstoï, *Mort à Venise* de Thomas Mann et *La Peste* de Camus sont plus pertinentes que l'étude de nombre de traités systématiques de philosophie pratique.

À ce propos, la distinction proposée par Ronald Dworkin entre la *valeur de produit* (*product value*) d'un objet ou d'une œuvre et la *valeur de performance* (*performance value*) d'un acte créateur ou d'une activité à apprécier pour eux-mêmes, indépendamment de leurs résultats, peut se révéler féconde : l'acte est (ontologiquement et moralement) plus important que le produit⁵⁵. On pourrait donc affirmer que la connaissance pratique transmise par certains textes littéraires importants offre la base d'un *art de vivre* qui met en œuvre des valeurs de performance. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une saisie cognitive univoque, testée et confirmée, de faits déterminés conformément aux normes épistémiques qui régissent le travail scientifique. La question qui se pose dès lors est de savoir s'il est légitime de considérer la

⁵³ Voir Geuss, *op. cit.*

⁵⁴ Comme le dit Thomas Pavel, « l'objet séculaire de [l']intérêt [du roman est] l'homme individuel saisi dans sa difficulté d'habiter le monde » (*La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003, p. 49).

⁵⁵ Dworkin R., *Justice pour les hérissons : La vérité des valeurs* (tr. J. Jackson, Genève, Labor & Fides, 2015 ; *Justice for Hedgehogs*, Cambridge MA, Harvard University Press, 2011). Voir aussi Virvidakis S., « Living Well and Having a Good Life : Interpreting the Distinction », *Philosophical Inquiry* 38/3-4, 2014, p. 69-90, pour une analyse critique de la distinction de Dworkin entre « vivre bien » (*living well*) et « avoir une vie bonne » (*having a good life*). La première notion comporte un sens normatif plus fort.

familiarisation avec un éventail de formes de vie ou d'idéaux possibles comme une *connaissance* objective de portée universelle. N'est-on pas confronté ainsi à un pluralisme de points de vue subjectifs, potentiellement en conflit, voire à un relativisme inacceptable ? Les critères d'excellence des valeurs de performance seraient au mieux des critères artistiques qui témoigneraient de la créativité de notre esprit et non de son orientation vers des valeurs réelles. Il serait ainsi plus juste de parler d'une esthétique, plutôt que d'une éthique de l'existence, ce qui ne justifierait pas le recours à des normes cognitives proprement dites⁵⁶.

b. Toutefois, la connaissance pratique que l'on associe à la littérature ne se limite pas à la dimension éthique et existentielle qu'on a essayé de circonscrire. Il existe au moins une autre composante de l'écriture et de la lecture des textes littéraires dont il faut tenir compte : l'espèce particulière de connaissance qui consiste en un savoir-faire langagier. Il s'agit de la maîtrise des formes d'expression qui nous apprennent des choses non seulement sur nous-mêmes, mais aussi sur notre langage et ses rapports à la réalité. Cette problématique philosophique prend sa source dans les courants littéraires modernistes et postmodernistes.

5. La connaissance autoréférentielle. Modes et enjeux de l'autoréférentialité

Ces courants modernistes et postmodernistes forment un terrain vaste et complexe. Pour les fins de notre analyse, nous allons nous concentrer exclusivement sur quelques traits saillants d'une production littéraire qui domine le XX^{ème} siècle et qui soulève plusieurs questions de nature épistémologique. La notion centrale est celle d'autoréférentialité, ou de réflexivité, laquelle joue un rôle prépondérant dans l'art moderne et postmoderne en général, *a fortiori* dans la littérature.

La représentation artistique de la réalité ainsi que la réflexion sur son potentiel et ses limites, sont devenues la préoccupation principale de la création elle-même. Des œuvres célèbres, telles que les *ready-made* de Marcel Duchamp et de Andy Warhol, les compositions musicales de John Cage et de Iannis Xenakis, et, pour revenir à la littérature, les romans et les nouvelles de James Joyce, Georges Perec, Alain Robbe-Grillet et Thomas Pynchon, ou encore les poèmes de Mallarmé, de René Char, de Paul Celan, de Francis Ponge et de John Ashbery, constituent essentiellement des actes de réflexion sur ce que signifie faire de la peinture, de la sculpture, de la musique, composer un poème ou écrire un texte littéraire⁵⁷.

En effet, le travail, en grande partie expérimental, des écrivains de la tradition moderniste depuis le symbolisme et la poésie pure de la fin du XIX^{ème} siècle jusqu'au roman contemporain, atteste un savoir-faire langagier de l'écrivain qui permet au lecteur de se familiariser avec les fonctions du langage et, en particulier, avec celle que l'on définit, suivant Jakobson, comme *poétique*⁵⁸. On peut donc légitimement attribuer

⁵⁶ Voir, par exemple, l'approche clairement antiréaliste et non-cognitivistique d'Alexander Nehamas, qui s'intéresse à la philosophie conçue comme un art de vivre. Dans son *Nietzsche : La vie comme littérature* (trad. de l'anglais par V. Béghain, Paris, Presses Universitaires de France, 1994), Nehamas développe une analyse de l'esthétisme et du perspectivisme nietzschéens qui se rattache à l'expression de la relation entre littérature et vie telle qu'elle s'articule dans l'œuvre de Proust. Cf. Nehamas A., *The Art of Living : Socratic Reflections from Plato to Foucault*, Berkeley & Los Angeles, University of California Press, 1998. Voir la discussion de Bouveresse dans *CE*, §29-30, p. 211-225. Il faut noter que Bouveresse s'oppose aux interprétations des « disciples » français de Nietzsche, comme Foucault, dont l'approche de Nehamas s'inspire en partie (*NCF, FNAD*).

⁵⁷ Voir Danto A., *op. cit.* et Virvidakis S., « On the Relations between Philosophy and Literature », *op. cit.*

⁵⁸ Voir Jakobson R., *Huit questions de poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1977.

aux auteurs de ces textes une forme de connaissance pratique. Quant au lecteur, son plaisir à la fois intellectuel et affectif face à ces œuvres peut être conçu comme lié à un type de connaissance directe des qualités des mots eux-mêmes et du résultat de leur élaboration stylistique. Les analyses critiques au moyen d'outils linguistiques et les explications de la fonction du langage poétique ne suffisent pas à élucider pleinement ce vécu singulier du lecteur.

Il faut signaler par ailleurs que la connaissance pratique de l'écrivain, révélée à travers son style, va souvent de pair avec une connaissance théorique, puisée dans des ouvrages de philosophie, de linguistique et de sciences humaines. De plus, au fur et à mesure de leur développement, les formes d'expression littéraire expérimentales semblent parfois tributaires d'une théorisation excessive de type philosophique. Bien avant l'élaboration de techniques visant à mettre en évidence les possibilités du langage – telles que l'illustrent, entre autres, les membres de l'*Oulipo* et les représentants du nouveau roman –, la littérature se nourrit de réflexion théorique et exprime directement une conscience de sa propre activité poétique et de ses relations avec le réel. Les idées structuralistes, et, plus récemment, poststructuralistes et déconstructionnistes liées à cette tendance autoréflexive, l'ont amenée progressivement à se renfermer sur elle-même.

Ce phénomène ne se limite pas à des poèmes porteurs d'une poétique. Il s'étend à une vaste gamme de textes littéraires qui ne se concentrent plus sur la description des aspects du monde extralinguistique, sur des constructions de l'imagination, ou sur les nuances de la vie affective de l'auteur, mais exclusivement sur la nature du langage, telle qu'elle se manifeste dans son emploi intransitif, détaché de toute fonction de représentation ou de communication ordinaire. Suivant la conception de « la mort de l'auteur⁵⁹ », celui qui parle n'est pas un sujet humain, mais la langue elle-même se référant à elle-même.

On a déjà fait allusion aux dérives antiréalistes, voire nihilistes, du textualisme et à ses implications néfastes aux yeux des philosophes, des théoriciens et des critiques littéraires qui persistent dans des positions réalistes et humanistes traditionnelles⁶⁰. En fait, leur attitude critique vise à contrer la marginalisation et la déshumanisation de la littérature. Elle dénonce les périls d'une perte du rôle éthique de la littérature, ce qui entraînerait aussi la mise en cause de sa capacité à incarner et à transmettre des qualités esthétiques⁶¹. On notera qu'une telle attitude est considérée comme démodée, conservatrice et presque réactionnaire par l'avant-garde des penseurs et écrivains postmodernes.

Chez ces derniers, il n'est pas exagéré de parler d'une « hyper-conscience » de soi, ou d'une théorisation excessive de la pratique littéraire, qui semble remonter à certaines conceptions de la poésie pure. L'autoréférentialité serait comme une sorte de sésame

⁵⁹ Cf. les textes de Roland Barthes (« La mort de l'auteur » [1968], in *Le Bruissement de la langue*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 61-67) et de Maurice Blanchot (« La littérature et le droit à la mort », in *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 291-331).

⁶⁰ Entre autres Hilary Putnam, Jacques Bouveresse lui-même, Pascal Engel, Tzvetan Todorov, Robert Scholes, Frederick Crews.

⁶¹ On peut mentionner, à ce propos, plusieurs ouvrages souvent d'allure polémique et satirique : Pavel T., *Le Mirage linguistique*, Paris, Éditions de Minuit, 1988 ; Todorov T., *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007 ; Compagnon A., *Le Démon de la théorie*, Paris, Éditions du Seuil, 1998 ; Marx W., *L'Adieu à la littérature* et *La Haine de la littérature*, op. cit. Pour les parodies de la théorie littéraire contemporaine, voir, par exemple, Crews F., *Pooh Perplex : A Freshman Case Book* (Chicago, University of Chicago Press, 2003 [1963]) et *Postmodern Pooh. Rethinking Theory* (New York, North Point Press, 2001).

pour comprendre la création littéraire : comme l'a affirmé Maurice Blanchot, « la littérature commence quand la littérature devient une question⁶² ».

Il existe bien-sûr maintes formulations, plus ou moins récentes, de la « question » que la littérature adresse à elle-même, formulations qui ouvrent la voie à des débats de fond sur des problèmes de sémantique, d'épistémologie et de métaphysique, bien au-delà de la thématique éthique et esthétique. Nous nous contenterons ici de quelques exemples de cette écriture qui réfléchit *in actu* sur elle-même :

1. Le poème de Mallarmé « Hommage » emploie l'image d'un cigare se réduisant en cendres, semblable à l'air que nous exhalons, cigare qui consume l'âme et suggère une conception de l'expression poétique comme négation du réel, matériel et spirituel. Ainsi, le poète qui abolit les entités existantes en leur substituant des signes linguistiques s'anéantit lui-même en tant que sujet créateur :

« Toute l'âme résumée / Quand lente nous l'expirons / Dans plusieurs ronds de fumée / Abolis en autres ronds // Atteste quelque cigare / Brûlant savamment pour peu / Que la cendre se sépare / De son clair baiser de feu // Ainsi le chœur des romances / À la lèvre vole-t-il / Exclut-en si tu commences / Le réel parce que vil // Le sens trop précis rature / Ta vague littérature⁶³. »

2. La relation entre l'écriture littéraire et un sentiment d'anéantissement (« une mort ») du réel – et du sujet de l'écrivain – est l'un des leitmotifs des textes théoriques et des récits de Blanchot. Dans *Celui qui ne m'accompagnait pas*, Blanchot décrit l'expérience de dépersonnalisation et d'effacement de soi d'un narrateur qui entre en conversation avec lui-même, comme s'il rencontrait son autre « moi » aliéné par le processus de la création littéraire. Il explore l'espace vide qui s'ouvre inévitablement entre un sujet producteur d'un texte et le texte lui-même :

« D'après lui [l'autre moi de l'écrivain], [...] je m'approchais le plus quand je me décidais à écrire. Il avait pris un bizarre ascendant sur moi pour toutes ces choses, si bien que je m'étais laissé persuader qu'écrire était le meilleur moyen de rendre nos relations supportables. Je reconnais que pendant quelque temps ce moyen fut assez bon. Mais un jour je m'aperçus que ce que j'écrivais le concernait toujours davantage et, quoique d'une manière indirecte, semblait n'avoir d'autre but que de le refléter. Cette découverte me frappa à l'extrême. J'y voyais ce qui pouvait me paralyser le plus, non parce que j'essaierais dorénavant d'échapper à ce reflet, mais parce que j'allais peut-être au contraire faire de plus grands efforts pour le rendre manifeste. C'est alors que je me raccrochai à moi-même. Je savais, mais je ne le savais pas précisément, j'espérais que la nécessité de dire "Je" me permettrait de mieux maîtriser mes rapports avec ce reflet⁶⁴. »

Le narrateur explique ensuite pourquoi « les conséquences » de l'échec de « maîtriser ses rapports avec ce reflet » « furent désastreuses » :

« Non seulement je dus renoncer à ce qu'on appelle une vie normale, mais je perdis le contrôle de mes préférences. Je pris, aussi, peur des mots et j'en

⁶² Blanchot M., « La littérature et le droit à la mort », *op. cit.*, p. 291.

⁶³ Mallarmé S., « Hommage », in *Œuvres complètes*, texte établi et annoté par H. Mondor et G. Jean-Aubry, Paris, Gallimard, coll. Pléiade, 1945, p. 73.

⁶⁴ Blanchot M., *Celui qui ne m'accompagnait pas*, Paris, Gallimard, 1953, p. 9-10.

écrivis de moins en moins, bien que la pression exercée au-dedans de moi pour m'en faire écrire devînt rapidement vertigineuse⁶⁵. »

3. Une autre dimension de l'expérience littéraire, soulignée dans les réflexions de Paul Valéry, met en avant les limites du langage poétique qui s'efforce d'exprimer la pensée et de saisir l'être. Il s'agit d'un rappel du caractère arbitraire des relations entre *signifiant* et *signifié*, et *a fortiori* entre les signes linguistiques et le monde, obstacle principal pour le poète qui doit le surmonter par une sorte de « magie ». C'est comme si se réalisait le rêve *cratylque* d'un lien nécessaire entre les mots et les choses⁶⁶.

« Entre la Voix et la Pensée, entre la Pensée et la Voix, entre la Présence et l'Absence oscille le pendule poétique. Il résulte de cette analyse que la valeur d'un poème réside dans l'indissolubilité du son et du sens. Or, c'est là une condition qui paraît exiger l'impossible. [...] Et cependant, c'est l'affaire du poète de nous donner la sensation de l'union intime entre la parole et l'esprit. Il faut considérer que c'est là un résultat proprement merveilleux. [...] Je dis : *merveilleux* au sens que nous donnons à ce terme quand nous pensons aux prestiges et aux prodiges de l'antique magie⁶⁷. »

Cette approche fait surgir une série de questions importantes : À quelle connaissance et à quelle *vérité* peut-on arriver par les expériences de négation et d'anéantissement ? Comment devons-nous concevoir la nature des mondes possibles révélés par l'imagination ? Qu'en est-il de la fonction des normes épistémiques et de la mise en œuvre des valeurs éthiques et esthétiques ? Quelles sont les conséquences de l'adoption des tendances antiréalistes et en grande partie nihilistes, impliquées par l'activité poétique de négation du réel ?

V. Connaissance littéraire ou connaissance philosophique ?

Il semble que, si on considère l'expérience littéraire de l'écrivain, du poète et du lecteur dans le cadre de l'autoréférentialité textuelle, on s'éloigne nécessairement de toute prétention cognitive et que l'on se dirige vers des variantes d'un non-cognitivism radical et généralisé. Toutefois, nous pouvons encore défendre, à mon sens, une forme de cognitivism, y compris pour les genres littéraires d'inspiration moderniste ou postmoderniste.

Comme l'affirme à juste titre Jean-Jacques Lecercle, il existe une analogie entre la connaissance littéraire et la connaissance philosophique⁶⁸ en vertu de l'autoréférentialité. Ce type de connaissance est à rechercher dans la littérature essentiellement et consciemment autoréférentielle qui peut être décrite comme

⁶⁵ *Ibid.*, p. 10-11. Cf. aussi, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955 : « soutenir, façonner notre néant, telle est la tâche. Nous devons être les figurateurs et les poètes de notre mort » (p. 161). En ce qui concerne la relation qu'entretient l'écrivain avec les caractères fictifs de ses récits, voir aussi Lispector C., *Un Souffle de vie* (trad. du portugais par J. et T. Thiériot, Paris, Éditions des femmes, 1998 ; *Um Sopro de Vida (Pulsações)*, Rio de Janeiro, Editora Nova Fronteira, 1978).

⁶⁶ Ici, on retrouve la problématique ébauchée pour la première fois dans le *Cratyle* de Platon et transformée en perspective scientifique par la linguistique contemporaine depuis Saussure.

⁶⁷ Valéry P., *Poésie et Pensée abstraite*, in *Variété V*, Paris, Gallimard, 1961, p. 153-156. Voir aussi la discussion de Genette G., « Valéry et la poétique du langage », *MLN*, 87/4, 1972, p. 600-615.

⁶⁸ Lecercle J. J. & R. Shusterman, *op. cit.*, p. 193.

littérature philosophique par excellence⁶⁹. Nous pouvons donc parler d'une connaissance philosophique qui se distingue de la connaissance scientifique, si l'on récuse tout non-cognitivism pur et dur à l'égard de l'activité philosophique⁷⁰.

Ce cognitivism, que l'on pourrait qualifier de « large et souple », trouve un écho dans certaines positions de Gilles-Gaston Granger et de Garry Gutting. Leurs ouvrages méthodologiques et métaphilosophiques essayent de mettre en évidence le caractère singulier de la pensée des philosophes et de la connaissance que celle-ci rend possible⁷¹. Selon Granger – qui se demande si la philosophie vise réellement à découvrir ou à établir des vérités quelconques –, la connaissance philosophique ne se fonde pas sur la vérité factuelle des croyances particulières⁷². Elle crée des ensembles holistiques et complexes d'organisation du vécu à l'aide de concepts et d'arguments dont les critères de validité principaux incluent la cohérence et la richesse⁷³.

Certes, on peut hésiter à accepter la métaphilosophie de Granger et insister sur un cognitivism qui ne mette pas en cause l'usage du concept de vérité dans le domaine de la pensée philosophique⁷⁴ :

« [...] le lecteur d'aujourd'hui ne pourra manquer de remarquer que telle philosophie embrasse mieux son expérience à lui que telle autre, lui propose une systématisation plus complète, non des faits du monde où le hasard et la nécessité l'ont placé, mais des significations qu'en philosophant lui-même il leur donne. Et tel serait le second trait de la valeur qu'il est possible d'attribuer à la connaissance philosophique, sous la multiplicité des réalisations que nous offrent les génies créateurs⁷⁵. »

⁶⁹ Sur les rapports entre philosophie et littérature, et sur les formes de littérature philosophique, examinés dans une perspective proche de notre enquête, voir Macherey P., *À quoi pense la littérature ?*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990 et *Études de philosophie littéraire*, Paris, De l'incidence Éditeur, 2014 ; Sabot P., *Philosophie et littérature : Approches et enjeux d'une question*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002 ; Skilleås O. M., *Philosophy and Literature : An Introduction*, Edinburgh, Edinburgh University Press, 2001 ; Kosenka A. & S. Virvidakis, « Drawing Reflections : What Kind of Knowledge Does Self-Referential Knowledge Yield ? », *Croatian Journal of Philosophy*, vol. XXIV/3, 2024, p. 65-80.

⁷⁰ Nous avons déjà fait allusion à la philosophie anti-scientiste adoptée par Wittgenstein (pendant la période du *Tractatus Logico-philosophicus* ainsi qu'à celle des *Investigations Philosophiques*), tout en remarquant que Bouveresse n'adopte pas le non-cognitivism métaphilosophique wittgensteinien (voir la note 5).

⁷¹ Voir Granger G.-G., *Pour la connaissance philosophique*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1988 et Gutting G., *What Philosophers Know. Case Studies in Recent Analytic Philosophy*, New York & Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

⁷² Granger, *op. cit.*, p. 20 et p. 258.

⁷³ *Ibid.*, p. 258 et p. 260.

⁷⁴ Cf. les objections de Bouveresse, *DP*, p. 89-90. Pour d'autres critiques, voir les articles réunis dans Proust J. et E. Schwartz (dir.), *La Connaissance philosophique. Essais sur l'œuvre de Gilles-Gaston Granger*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995. Bouveresse accepte l'idée qu'il n'y a pas de vérités philosophiques *spéciales* et fait remarquer, en accord sur ce point avec Wittgenstein, que l'analyse philosophique de l'usage linguistique pourrait mettre en lumière ce que la philosophie traditionnelle nous empêchait de voir. Mais il rappelle la chose suivante : « Que nous ayons besoin de la philosophie pour reconnaître des vérités d'une certaine sorte ne signifie pas nécessairement que la philosophie doit produire elle-même des vérités qui n'appartiennent qu'à elle » (*PR*, p. 139-140). Il s'agit d'un cognitivism modeste qui va de pair avec ce qu'on pourrait qualifier de « réalisme sans métaphysique » (*ibid.*, p. 39). Quant au problème de la vérité, on pourrait éventuellement adopter la conception pluraliste, comme le fonctionnalisme (impliquant une fonction à réalisations multiples) de M. Lynch, dans *Truth in Context : An Essay on Pluralism and Objectivity*, Cambridge MA & London, The MIT Press, 2001, et *Truth as One and Many*, Oxford & New York, Oxford University Press, 2009.

⁷⁵ Granger, *op. cit.*, p. 260-261.

La connaissance littéraire, comme la connaissance philosophique, nous offre un soubassement sur lequel va s'effectuer le choix global libre « d'une perspective sur ce que signifie notre expérience⁷⁶ », ce qui nous permettra de mieux nous orienter dans le monde.

Gutting, dans *What Philosophers Know*, nous appelle à renoncer aux exigences de la rigueur épistémologique analytique qu'il attribue à un *fondationnalisme* philosophique. En effet, si l'on se débarrasse de ce qu'il caractérise comme le « sophisme du philosophe » (*philosopher's fallacy*), il est possible d'employer le terme « connaissance » pour désigner la saisie englobante de plusieurs positions alternatives et apparemment contradictoires⁷⁷.

De même, on peut envisager une connaissance littéraire qui consiste à se familiariser avec des possibilités qui nous échappent. Ces possibilités sont mises en lumière dans la création de poèmes, de récits, de nouvelles, de romans, d'œuvres dramatiques qui nous fournissent, de façon directe ou indirecte, une phénoménologie des aspects cachés de notre existence, et de modes de pensée et de vie jusqu'alors inconnus ou inexplorés.

Pour en revenir aux apories et aux paradoxes qui préoccupent les écrivains et les poètes réfléchissant sur leur propre pratique et intéressés avant tout au potentiel et aux fonctions du langage, on peut alors discerner des parallèles avec le développement d'une approche *transcendantale* qui remonte à Kant et qui semble s'être transformée progressivement, jusqu'à Wittgenstein et Derrida. Il s'agirait alors d'une investigation des conditions de possibilité de la connaissance et du sens du langage sous toutes ses formes.

La recherche systématique des conditions de possibilité entraîne une réflexion sur les limites de la connaissance, de la pensée, et – au XX^{ème} siècle – du langage, et finit par se heurter à des impossibilités – notamment celle d'aller au-delà de ces limites. C'est justement cette réflexion autoréférentielle qui conduit à des paradoxes thématiques sur un mode théorique et mis en œuvre dans l'écriture littéraire. Face à ces impossibilités logiques, c'est-à-dire à ces contradictions, on peut être enclin à refuser de poursuivre la quête d'une *connaissance*.

Toutefois, nonobstant la dimension sceptique ou nihiliste des textes en question, il est possible de parler, à leur propos, d'une forme paradoxale de cognitivisme négatif ou « apophatique », qui témoigne d'une connaissance basée sur l'éclaircissement *in actu*, et souvent par des jeux de mots à plusieurs niveaux, des apories, des échecs et des impasses langagières⁷⁸.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ Gutting, *op. cit.*, p. 4-7, p. 240-242.

⁷⁸ On peut ici se référer aux interprétations de l'idéalisme transcendantal kantien en philosophie analytique, inspirées par Wittgenstein, comme celle avancée par Jonathan Lear, dans « Leaving the World Alone », *The Journal of Philosophy* 79, 1982, p. 382-403. Il convient aussi de mettre en rapport cette problématique avec la thèse apparemment paradoxale du « dialéthisme », thèse qui accepte la caractérisation de certaines contradictions comme vraies, basée sur des logiques déviantes. À ce sujet, voir Priest G., *Beyond the Limits of Thought*, Oxford, Clarendon Press, 2002, qui invoque les idées de philosophes continentaux, de Hegel à Derrida. Bouveresse serait certainement opposé à la plupart de ces approches et il exprime ouvertement et à plusieurs reprises son attitude critique envers Kant et la tradition transcendantale dans son ensemble (*PR*, p. 49-50). Sur les problèmes d'interprétation de la conception du non-sens de Wittgenstein, surtout dans la période du *Tractatus*, voir Bouveresse, *DNRD*.

VI. Conclusions provisoires

Il nous semble ainsi possible de défendre une forme de cognitivisme à l'égard de la littérature. Pour ce faire, il importe d'en distinguer diverses conceptions, renvoyant à des formes, des modes et des interprétations variés de la connaissance visée. C'est pourquoi nous préférons parler d'un cognitivisme pluraliste, large, souple et modeste.

En effet, nous avons essayé d'identifier des modes de connaissance littéraire qui s'éloignent de la connaissance propositionnelle et factuelle ordinaire et scientifique, et qui concernent des possibilités mises en évidence par des récits, des romans, voire des poèmes. Ces possibilités peuvent contribuer au développement d'une connaissance pratique, à un savoir-faire général ou particulier. Cette connaissance pratique possède par ailleurs une dimension normative, éthique ou existentielle, qui peut jouer un rôle crucial dans le choix et l'élaboration d'un art de vivre. De plus, nous nous sommes concentrés sur l'ébauche d'une approche cognitive, à première vue paradoxale, des textes, souvent expérimentaux, qui épousent divers modes d'autoréférentialité. À ce titre, la connaissance fournie par la littérature moderniste et postmoderniste expérimentale se rapproche d'une forme de connaissance philosophique foncièrement autoréférentielle.

Notre ligne centrale de raisonnement, fondée sur l'analogie entre la connaissance littéraire et la connaissance philosophique, présuppose la légitimité d'une conception large et souple de cette dernière. Ici, nous prenons nos distances par rapport aux modèles naturalistes rigoureux et hautement techniques, adoptés par un grand nombre de philosophes analytiques contemporains, dont nous récusons les présupposés métaphilosophiques.

Poursuivre l'exploration de ces questions encore ouvertes demanderait de plus amples recherches. Pour le moment, nos conclusions restent provisoires et hésitantes, comme celles de Jacques Bouveresse⁷⁹.

⁷⁹ Je tiens à remercier Antonia Kosena pour ses remarques judicieuses sur une première version de la dernière partie de ce texte et Tereza Bouki pour ses corrections. Je suis aussi reconnaissant aux collègues du Département de Philosophie de l'Université de Crète qui ont assisté à sa première présentation et ont participé à la discussion de mes arguments, et à Manolis Simos et Tereza Bouki pour nos échanges au sujet de la littérature autoréférentielle et des relations entre la connaissance littéraire et la connaissance philosophique. Mes remerciements vont aussi à Anastasia Carastathi qui a bien voulu m'aider à raccourcir la version initiale de cet article.